

que la gravure, aussi bien que la littérature de ce journal, ne laissent rien à désirer. L'article publié dans *Le Monde* n'a pu être inspiré que par un sentiment de vindication personnelle ou de malice.

Merci d'avoir pris notre défense, au lendemain de l'attaque, alors que nous l'ignorions encore.

\* \* Les vieux clichés officiels, quelle jolie chose ! Un journal allemand publie ce qui suit : " Le pape a conféré l'ordre *Pro ecclesia et pontifice* au chapelain Dasbach, directeur du *Laudes Teiting*, de Trèves. M. Dasbach, se conformant à l'usage, a demandé à l'empereur l'autorisation de porter la décoration. Le président du gouvernement de Trèves vient d'informer l'intéressé que le souverain " avait daigné lui refuser l'autorisation demandée ".

Cela nous semble idiot à nous, hommes libres du dix-neuvième siècle, mais rappelons nous qu'il n'y a pas encore bien longtemps on lisait dans des journaux français des phrases comme celles-ci :

—Le roi a daigné tirer sur le cerf. . . .

—La reine a daigné sourire. . . .

N'aurions-nous pas aussi le droit de dire que l'empereur d'Allemagne a daigné faire preuve de stupidité ?

*Benjamin Lenthier*

1889

A MONSIEUR BENJAMIN LENTHIER,

Propriétaire du *National*, de Plattsburgh

Adieu, 1889 ! va rejoindre dans le néant toutes les années qui t'ont précédée. Que voulez-vous ? C'est votre destinée, comme à nous, de disparaître un jour. Mais il y a cette différence en notre faveur : c'est que nous disparaissions de ce monde pour aller revivre en un autre que nous, chrétiens, appelons le ciel ; que les anciens païens nommaient Olympe. Notre séjour sur la terre n'est qu'un voyage plus ou moins long pour chacun de nous. L'un vit dix, vingt, trente ou quarante ans et peut-être plus. Quelque soit la longueur de son passage sur la terre, l'homme sait parfaitement qu'il ne vivra pas éternellement. Pas d'illusion sur ce point : l'homme devra rendre à la terre le peu de poussière qu'on lui a dérobée pour le former. Son corps est fait de boue, et il redeviendra tel après sa mort.

Cependant, combien peu songent à cela, même durant le cours d'une longue vie. Ils vivent sans s'inquiéter de l'avenir, comme si le lendemain devait leur appartenir. Le pauvre espère vivre assez longtemps pour voir sa misère faire place à l'aisance. Le riche s'endort sur ses écus et pense toujours se réveiller le jour suivant sur son trésor. L'heureux croit son bonheur sans fin. L'ambitieux rêve sans cesse de nouveaux triomphes, de nouveaux succès. Le méchant amasse crimes sur crimes, comme s'il ne devait jamais rendre compte de sa vie au Juge dont l'œil est ouvert sur l'univers entier. Oh ! pauvres aveugles, vous ne voyez donc pas le gouffre qui s'élargit sans cesse à vos pieds et qui un jour vous engloutira, avec vos espérances, vos ambitions, votre argent, votre bonheur ?

Si l'homme avait toujours présent à la pensée le but suprême de la vie humaine, combien de choses dont la société a raison de se plaindre seraient évitées ! Combien de crimes qui ont ensanglanté la terre n'auraient jamais été commis ! Mais, malheureusement, comme je viens de le dire, nous nous faisons trop d'illusions sur le terme de notre existence. Nous vivons pour le présent, non pour l'avenir. En parlant de l'avenir, je ne veux point parler des jours que nous devons passer sur cette terre. Ils sont trop courts ceux-là pour qu'ils vailent la peine d'en parler. Mais c'est de l'avenir au delà du tombeau dont je veux vous entretenir. Avenir qui rendra justice aux opprimés et punira les oppresseurs. Avenir qui élèvera sur des trônes les humbles de la terre en même temps que les vaniteux et les orgueilleux seront humiliés.

Avenir qui brisera toute chaîne et rendra à l'homme sa liberté primitive. Avenir qui mettra tous les hommes égaux, en faisant disparaître les inégalités de condition, de rang et de fortune. Avenir qui permettra à tous de voir Dieu, seul être suprême, maître des cieux, de la terre et des éléments ; créateur de tout ce qui existe. Enfin, avenir éternel qui récompensera chacun suivant ses œuvres.

La vie est un long sommeil où l'homme rêve sans cesse, sommeil qui ne prend fin qu'à l'approche de la mort. Vraiment, cet homme avait bien raison qui disait à sa dernière heure : Je m'éveille. Dormez bien, vous, criminels, qui faites chaque jour une nouvelle moisson de crimes. Dormez bien, vous, traîtres à la patrie, qui méprisez les intérêts sacrés du pays pour mieux servir l'étranger. Dormez bien, vous, avares, qui thésaurisez toujours et toujours. Dormez bien, vous, égoïstes, qui ne pensez qu'à vous-mêmes, sans vous occuper de celui qui souffre et meurt à la porte de votre maison. Oh ! oui, dormez bien, vous tous qui ne remplissez pas dans la société le rôle qui vous avait été désigné ; dormez bien, car le réveil sera terrible.

Voilà les pensées auxquelles je livre mon esprit, lorsque le cadran de l'horloge m'annonce le commencement d'une nouvelle révolution de jours. Quand tous sont à la joie, moi, homme du peuple, perdu dans la foule, je suis triste. Je ne puis jamais voir apparaître une année, sans jeter un regard sur celle qui vient de finir. Et chaque fois que je fais cette revue rétrospective, je me convaincs de ceci : c'est que toute année que Dieu donne à la terre apporte avec elle son cortège de malheurs et de tristesses. Ici, ce sont des peuples qui s'entregorgent dans des guerres fratricides. Là, ce sont les eaux d'un fleuve qui englobent des villes entières. Plus loin, c'est un cratère qui jette ses torrents de feu sur les malheureuses cités qui l'entourent. Plus loin encore, c'est la terre elle-même qui tremble sur sa base et s'entr'ouvre pour y engloutir tous les êtres vivants à sa surface. D'un autre côté, c'est un cyclone qui, dans ses tourbillons destructeurs balaye les villes qu'il rencontre sur son passage.—Voilà le bilan de chaque année.

Et chacun de nous, n'a-t-il pas eu à souffrir dans le cours des années écoulées ? n'avons-nous pas encore à souffrir dans celles qui nous restent à passer sur cette terre ? A cette question, je vois votre figure s'assombrir. Oh ! oui, vous avez souffert, vous qui me lisez. Le malheur ne vous a pas plus respectés que les autres. Il a frappé votre toit, votre famille, votre fortune. Moi, qui aujourd'hui, viens vous parler, j'ai connu la vie sous ses divers aspects, quoique je sois jeune encore. Je suis né dans l'aisance ; un jour vint cependant où la pauvreté fit place à la fortune au foyer domestique. J'avais un père digne d'être aimé et respecté par l'élévation de son caractère et ses qualités civiques, la mort l'a frappé au moment où j'essayais mes premiers pas dans la vie. De tout ce qui m'était cher : il ne me resta qu'un être doublement attaché à mon cœur, et auquel je dois tout ce que je suis ; être que Lamartine a divinisé de son burin magique. Je n'ai pas besoin de le nommer, vous le devinez, c'est ma mère. Comme elle a dû souffrir, cette femme admirable, lorsqu'elle vit toutes les infortunes fondre sur elle ! Mais calme et forte dans la douleur, elle cacha au fond de son cœur les tourments de son âme. Tout son amour se reporta sur ses enfants qui, en face du malheur qui venait de s'abattre sur eux, firent preuve d'un plus grand amour et d'un dévouement plus sublime, pour adoucir le choc terrible qui venait de frapper leur auguste mère. Vingt années se passèrent ainsi : la mère se dévouant pour ses fils ; les fils se dévouant pour leur mère. Mais une année est venue où les pauvres orphelins virent disparaître le dernier vestige de leur bonheur. Cette mère qu'ils aimaient d'un amour tendre et profond, les laissa un jour pour aller rejoindre l'époux trop tôt touché par la mort. Oh ! mon âme, que tu as souffert en ce jour ! . . . Et maintenant, de même que Priam pleurant sur les ruines de Troie, je regarde le passé et je sens des larmes couler de mes yeux.

J'assiste aujourd'hui à la naissance de 1890, qui me dit si j'en verrai la fin ? Qu'est-ce que la force, la jeunesse, la santé devant la mort ? La mort ne

frappe-t-elle que les vieillards ? Oh ! non, tous sont sujets à ses coups. Jeunes ou vieux, grands ou petits, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, sont moissonnés par elle. Elle arrache l'enfant au sein de sa mère ; tue la mère elle-même ; trappe le père. En quelques heures, elle jette la désolation dans une famille où le bonheur semblait devoir exister longtemps encore.

Mais, arrêtons-nous ici. En commençant cet article, je n'avais eu qu'un but : faire mes adieux à 1889, de même qu'on les fait à une amie qui nous laisse pour ne plus revenir. Amie qui nous a laissés quelquefois des souvenirs tristes ou agréables, bons ou mauvais. Encore une fois, je répète ce que j'ai dit d'abord : 1889, adieu ! adieu ! Et toi, 1890, qui arrive maintenant pour remplir ton rôle en ce monde, je salue ton aurore tout en te tendant la main. Je ne te demande pas ce que tu apportes ; ce serait inutile : le secret est ta vie. D'ailleurs, je n'en ai nullement souci. Car je sais que, de même que tes devancières, tu apportes avec toi : aux uns, la tristesse, la misère, la famine, la guerre, la mort ; aux autres, le bonheur, la richesse, la paix, la vie.

Janvier 1890.

*G. Dumont*

## Chronique des voyages et de la géographie

MISSIONNAIRES.— Neuf nouveaux missionnaires de la Société des Missions Étrangères, sont partis de Paris, le 11 décembre 1889, pour les missions de l'Extrême-Orient.

\* \*

UN NOUVEAU CANAL MARITIME.—Les journaux anglais annoncent qu'une société financière se propose de relier les côtes orientales et occidentales de l'Écosse par un canal maritime. Ce canal partirait du golfe de Forth et irait rejoindre le golfe de la Clyde en passant par Glasgow

\* \*

LA LÈPRE A SAN-FRANCISCO.—On s'inquiète fort, aux États-Unis, de l'apparition de la lèpre à San-Francisco. Il paraît, en effet, qu'une femme chinoise vient de mourir de la lèpre dans le lazaret du comté, et qu'on compte plus de dix personnes atteintes de la terrible maladie. On croit que la lèpre a été apportée des îles Hanvai et de Chine.

\* \*

CHINE.—Le cabinet de Pékin prépare des représailles contre la loi qui interdit l'immigration des Chinois aux États-Unis. L'empereur et son conseil privé délibèrent sur un mémoire du censeur Su, qui propose l'expulsion de tous les Américains employés par le gouvernement impérial. Il serait question de mesures plus générales encore et visant tous les négociants américains établis dans les ports à traités.

\* \*

OBOCK.—M. Lagarde, gouverneur d'Obock, vient d'obtenir du sultan de Tadjaurah la signature d'un traité portant la suppression de l'esclavage dans tout le territoire où s'étend son action. Tadjaurah est le point terminus de l'une des routes qui, de l'intérieur, aboutissent à la côte et que fréquentent les caravanes qui vont s'approvisionner d'esclaves dans les pays gallas. Le traité conclu par M. Lagarde a donc un grand intérêt au moment où la conférence de Bruxelles se préoccupe des moyens de réprimer la traite en Afrique.

\* \*

DEUX ESCLAVES TORTURÉS.—Les journaux de Singapour signalent des actes d'atrocité inouis que commettent les marchands d'esclaves, établis dans l'île de Lombok (entre Java et Sumbaya), se trouvant sous le protectorat hollandais, et notamment un de ces marchands arabes Sazid-Abdullah. Voici un de ses derniers exploits : Quatre jeunes esclaves, deux hommes et deux femmes, réussirent à s'échapper de l'île de Lombok, mais ils furent malheureusement repris et on les conduisit, enchaînés, devant leur seigneur et maître. Celui-ci les fit enfermer dans sa propre maison, et là ils furent soumis à des tortures quotidiennes. Deux Américains, pris de pitié, offrirent à Abdullah des sommes assez importantes pour le rachat des quatre esclaves ; mais le marchand refusa, en disant qu'il avait condamné ses esclaves et qu'ils devaient périr. Après plusieurs jours de tortures, les deux jeunes gens furent amenés sur le rivage, où on les flagella impitoyablement encore une fois, après quoi on les mit à mort en portant à chacun un coup d'épée au cœur et un au ventre. Quant aux deux femmes, l'une reçut des coups de rotin jusqu'à ce qu'elle se fût évanouie, et on la pendit ensuite à un arbre, la tête en bas. L'autre eut les oreilles coupées et le nez écrasé avec des pinces ; on appliqua sur ses blessures un mélange de jus de citron, poivre et tamarin ; elle expira dans d'horribles souffrances.